

QUATRE MOIS PARMI NOS NOIRS D'AFRIQUE

OUAGADOUGOU, CAPITALE DE LA HAUTE-VOLTA, RÉSIDENCE DE MORHO NABA, EMPEREUR DES MOSSIS

Etrange pays que celui des Mossis ! Resté fidèle aux plus bizarres coutumes : les filles y sont traitées comme monnaie d'échange ; parmi ces populations naïves, les féticheurs, magiciens et sorciers font une belle carrière ; la politesse la plus raffinée des indigènes se traduit en faisant le salut « poussi-poussi »



Deux indigènes faisant poussi-poussi (Dessin de Rouquayrol.)

Ouagadougou ! Tenez ! je préférerais ne pas vous parler de cette ville. Les hardis bâtisseurs à qui nous la devons ont supposé qu'il y aurait cent mille habitants, un jour, à Ouagadougou. Cinq cent mille, peut-être ? Le Français voit petit ? En France, certainement ; en Afrique, il se rattrape.

Ce n'est pas une ville, c'est un champ de manœuvres. On l'imagine très bien en proie à des charges de cavalerie. Les chevaux, d'ailleurs, même coiffés d'un casque, n'arriveraient jamais au bout de la belle avenue bordée de palais en boue : ils s'abîmeraient au milieu, les flancs palpitant comme un soufflet.

C'est là-dedans que vous devez circuler.

Quand je dis que l'on circule à Ouagadougou, je me moque de vous. Trois cents Européens l'habitent, m'a-t-on dit. Où étaient-ils ? Ouagadougou vous donne envie de crier au secours !

C'est la résidence du dernier vrai roi nègre, le Morho Naba, empereur des Mossis.

En 1920, nous avons érigé le pays mossi en colonie indépendante. Nous avons franché en deux

heures de karité ! Ce n'était pas une maison de passage, un caravansérail, pollué et mal tenu, mais la demeure du secrétaire général, pas davantage ! Un voyageur ignorant m'aurait pris pour le second personnage du royaume, peut-être pour le grand eunuque ! C'est vous dire...

Les nuits d'Ouagadougou

Je rentrais pour me coucher. Immédiatement je comprenais ce que pouvait ressentir un pauvre poullet que l'on mettait au four. Comme l'éponge boit l'eau, la boue boit la chaleur. Mes murs avaient bu toute la journée. Saturés, ils se dégageaient à l'intérieur de mon domicile. Bah ! disais-je, à Paris aussi il est un hammam ! Et je me couchais dans le kapok. Mais voilà que tout s'agitait entre la boue du plafond et la boue du plancher ; le grand tournoi des chauves-souris commençait. Je les tirais avec mon oreiller, mon traversin, mes draps, mes souliers. J'en ai cassé des ailes ! Si vous avez besoin d'un chasseur de chauves-souris, envoyez-moi vos conditions ; vous ne trouverez pas un spécialiste mieux entraîné ! Il en faudrait moins pour réveiller un homme. Je m'asseyais alors dans une chaise coloniale et je lisais les derniers sans-ill. Vlan ! Des morceaux de plafond me tombaient sur la tête ! On a beau avoir la tête dure, on ne sait jamais si l'épaisseur de votre boîte crânienne est réglementaire, ainsi que disent un jour les Anglais, en Egypte, au consul d'Italie, à propos d'un de leurs policiers qui avait assommé un transalpin ! Je me coiffais de mon casque. Sous les tropiques, je m'armais contre le soleil de minuit ! Mais là ? Qu'est-ce qui bouge lentement ? C'est mon pantalon ! Il traînait sur le sol, les termites étaient en train d'en faire de la charpie, sans doute pour soigner ma blessure ! Je luttais contre les termites. Si vous avez besoin d'un chasseur de termites... Enfin l'on finissait par s'habituer aux chauves-souris, aux termites, au bombardement. L'âme se rassérénait quand, soudain, un cri vous enlevait de votre chaise, comme si elle était devenue électrique ! C'était l'hypène de chaque nuit. Je sortais sous la veranda et je criais : « Je t'ai déjà dit hier qu'il n'y avait ni poule ni cadavre chez moi ; va voir ailleurs ! » Elle s'en allait ! Le milicien qui dormait devant ma porte se réveillait. En riant, il me disait : « Crocuta ! » Au début, je croyais qu'il m'insultait. Plus savant que moi, il m'apprenait seulement que c'était l'hypène crocuta.

Ainsi arrivait le matin. Pauvres colons, mes frères !

Le pays Mossi

Le Mossi ! C'est un royaume peu ordinaire. Qui prétendra connaître un pays où les habitants soient plus poils ? Voilà deux indigènes : chacun porte une charge lourde et fragile sur la tête ; ils vont se croiser ; soudain, ils se reconnaissent ; ils déposent immédiatement leur charge au milieu de la rue ; le plus jeune se jette à terre, l'autre l'imite. Face à face, ils roulent leur front dans la pous-

sière, puis les coudes écartés et les pouces en l'air, ils frappent le sol de leurs avant-bras, non par trois fois, comme on a voulu me le faire croire, mais pendant deux minutes, montre en main ! Ils font poussi-poussi !

Et les mariages ? Il en est de toutes les sortes.

Il y a le mariage des filles nées chez un naba. Elles sont les propriétés de ce dernier. Enlevées à leurs parents, dès qu'elles peuvent rendre un service, le naba les confie à ses femmes. Ce sont les fiancées du chef, sa petite monnaie, si l'on peut dire, qu'il distribue comme pourboire aux passants sympathiques.

Il y a le mariage de la fille donnée par ses parents, tout comme les fermiers chez nous donnent des poulets à leur propriétaire. Dans toute l'Afrique, la femme n'a d'autre valeur que celle d'un objet. On ne lui reconnaît aucune volonté. Elle est promise dès sa naissance et même avant. Une hospitalité reçue, une dette à rembourser, une soirée où le père a bu trop de dolo (bière de mil) décident de son avenir. A douze ans, elle est envoyée sans autre forme au domicile de celui qui l'a gagnée. Il est parfois plus vieux que le père.

Il y a le mariage par succession. Le chef de famille meurt, ses femmes suivent le sort de ses autres biens. Elles vont à qui vont les vaches. Si ce sont à ses enfants la mère devient la femme de ses enfants.

Il y a le mariage régulier. Comme chez nous, le fiancé envoie un intermédiaire. Si la réponse est favorable, nous offrons, nous, une bague de fiançailles. Le nègre, lui, apporte une poule, un secco (un store, un fagot de bois). Les visites continuent ; il n'envoie pas de fleurs, mais du mil germé. Malheur si sa promise est l'aînée de la famille, il doit en plus un mouton, une pioche, une pintade.

Il y a les filles condamnées au célibat. C'est le devin qui en décide. Pour obéir aux dieux, les parents ne la fiancent pas, ils s'entendent avec l' amoureux. La fille, un soir, va au puits, un soir qu'il fait bien noir, l' amoureux et trois de ses camarades les plus forts sont tapis comme des panthères. Dès que paraît la fille, ils lui sautent dessus.

Albert LONDRES.

(La suite à la deuxième page.)



Un groupe de chasseurs de Tsé (Haute-Volta)

le Haut-Sénégal et le Niger. Ainsi sont nés le Soudan et la Haute-Volta.

Ne croyez pas que ce soit seulement l'amour de l'euphonie qui nous ait fait installer notre capitale à Ouagadougou, c'est la présence du Morho Naba. Ouagadougou est un coin dans la lune. C'est sur la route de rien du tout. La capitale était marquée d'avance, elle portait un nom qui, pas plus que l'autre, n'avait été trouvé dans une musette : Bobo-Dioulasso ! Nous avons préféré avoir le nez en l'air !

Reniflons donc. Le temps ne nous manquera pas, nous aurons le jour et la nuit. O nuits d'Ouagadougou ! Je logeais dans un palais, comme tout le monde, un palais de boue toute neuve ! Je me serais gardé d'envoyer la photographie de mon domicile à mes amis, ils auraient cru que j'avais fait fortune dans le colon ou le

M. Zubillaga resté captif après le coup de main d'Oued-Zem a pu donner de ses nouvelles

L'un de ses ravisseurs aurait participé au rapt des fillettes Arnaud

Rabat, 25 octobre (dép. P. Parisien.). — Si l'on n'est pas encore fixé sur les conditions dans lesquelles M. Zubillaga, prisonnier des bandits qui perpétrèrent le coup d'Oued-Zem, pourra recouvrer sa liberté, la journée de mercredi a du moins apporté la certitude qu'il est en vie.

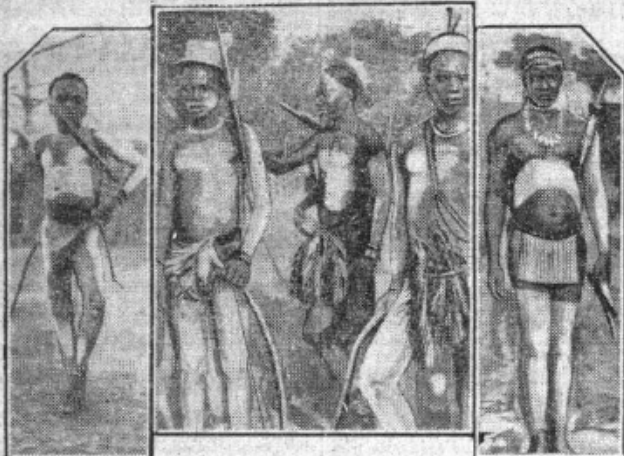
Ce jour-là, en effet, un rekka, venu de la zone dissidente, apportait au bureau de renseignements de Kasah-Tadia deux lettres autographes du captif, lettres écrites au crayon sur des feuillets arrachés de son carnet à souches. L'une de ces missives, adressée à Mme Zubillaga, était ainsi conçue : « Je suis en bonne santé. Vols le contrôleur pour ma libération au plus vite. Signé : Daniel. » Dans la seconde, adressée au colonel commandant le territoire du Tadia, M. Zubillaga, qui, il faut se le rappeler, parle fort bien l'arabe, donne de précieux renseignements. Il serait détenu chez les fanatiques Ait-Scholmann, au chef-lieu d'Oued-Smail, sous la tente de Bouzekri Ben Chellouk. M. Zubillaga ajoute que des dissensions se sont déjà manifestées entre Ben Chellouk et un nommé Ben Daoud, qui réclamerait sa part de rançon.

On a quelques raisons de penser que ce Ben Daoud est celui qui enleva les fillettes Arnaud après avoir tué leurs parents.

La libération de Reine et Serre

La Compagnie aéropostale a reçu hier confirmation de la remise des aviateurs Reine et Serre entre les mains des autorités espagnoles de Villa Cisneros. En lui annonçant cette heureuse nouvelle, le gouverneur du Rio de Oro manifestait sa satisfaction de l'heureuse issue des négociations.

Les deux aviateurs vont être rapatriés en France. Ils seront sans doute immédiatement dirigés sur Las Palmas d'où, suivant le passage des navires, ils s'embarqueront soit pour Casablanca, soit directement pour l'Europe.



À gauche : un jeune tireur à l'arc. Au centre : jeunes gens du Lobi en costume de fête. À droite : le chef du canton de Goua

QUATRE MOIS PARMI LES NOIRS

— SUITE DE LA PREMIÈRE PAGE —

Tant pis s'ils l'assomment! Raviée, elle est emmenée chez l'homme qui la veut. C'est fini. Les dieux n'ont rien à dire.

Puis il y a la femme nomade qui va de village en village, demandant l'hospitalité. La bonne nouvelle se répand : une femme libre est chez Un Tel! Les jeunes gens accourent avec des cadeaux. Elle désigne le vainqueur.

Les cérémonies accomplies, la femme devient une bête de somme. Elle n'a plus droit qu'aux coups de bâton. Son mari l'envoie taper les routes à sa place. Elle porte le mobilier, tandis que le mâle, sur son cheval, s'en va, casse-tête sur l'épaule et arc en main. Le mari ne lui reconnaît qu'un droit : celui de crier. « La bouche de la femme dit-il, est son seul carquois. Elle ne possède rien d'autre pour se défendre. » Ce doit être pour cela que j'entendais souvent des plaintes!

Les féticheurs

Féticheurs, magiciens, sorciers, envoûteurs font une belle carrière dans ce pays. L'homme se composant de trois éléments : du corps, du sega (âme) et du kima (revenant), vous pouvez penser si les joyeux prestidigitateurs jouent du revenant! Je l'ai bien vu un après-midi que je voulais me faire conduire chez un nommé Jacob qui sculptait, paraît-il, de petits sujets tout juste convenables. L'interprète non diplômé me montrait le chemin, mais ne voulait pas m'accompagner. « Je te paierai du dolo, lui disais-je; viens avec moi, je ne trouverai jamais tout seul la case à Jacob. » Alors il me parla du kima de son père. Le sorcier l'avait averti que le revenant de son papa était dans le quartier de Jacob. « N'aie pas peur, insistais-je, moi, je suis un grand guerrier; si le revenant approche, je l'occis. » Il me dit que le kima lui ferait dresser les cheveux sur « son » tête et lui donnerait de grands frissons. « J'ai de la quinine, répondis-je, et je t'aplatirai la tignasse; viens avec moi. » Il me dit que son père était si méchant, que certainement son revenant lui arracherait son sega (son âme). « Ce n'est pas ce qui t'empêchera de boire du dolo. Viens donc ! » Il me répondit qu'il pourrait vivre, en effet, plusieurs jours sans son âme; mais que si son absence se prolongeait, il en mourrait. « Tu sais bien que je dois voir demain le Morho Naba; je lui dirai qu'il te fasse rendre ton âme si le kima te la prend. »

Il sembla convaincu. Pendant deux cents mètres, il m'accompagna. Soudain, il détala, ses cheveux dressés sur la tête. Il m'a dit plus tard que c'était l'effet du kima. J'ai supposé que c'était celui du vent de la fuite!

Les enterrements

Un jour, un mort déjà tout raide était debout contre un arbre, les deux pieds dans un canari. Les deux pieds dans le canari m'intriguaient. C'était une coutume lobi. Il paraît que la chaleur animale persiste plus longtemps quand on a les deux pieds dans un canari! Des membres de la famille émouchaient le corps avec des queues de bœuf. Les copains dansaient, les femmes chantaient. On apporta deux poulets, qui poussèrent eux aussi de grands cris désespérés, vu qu'on leur coupa le cou.

Le sort des poulots me fit réfléchir. Je m'en allai.

Une autre fois je vis un mort, mais couché dans une fosse. C'était un enterrement mossi. Les parents jetaient des cauris sur le cadavre pour lui permettre de s'acheter de l'eau quand il aurait soif et de payer les droits de passage sur la route de l'éternité. Le laghda (le fossoyeur) combla la fosse. Le travail achevé, il prit la parole. D'un mouvement de tête, la famille approuvait le discours.

— Accepte ces cauris, disait-il au mort, ne les gaspille pas. Sois sobre, raisonnable. Que ton kima ne rôde pas, qu'il aille rejoindre tout de suite les ancêtres à Pilimpikou (village où l'on rencontre les parents morts). Tu as assez marché. Surtout ne reviens pas, car ce que tu laisses sur la terre profite à tes héritiers.

Tranquillisés, les héritiers partirent.

A. L.